



HAL
open science

Conclusion : Sources plurielles - disciplines croisées

Éric Baratay

► **To cite this version:**

Éric Baratay. Conclusion : Sources plurielles - disciplines croisées. Éditions de la Sorbonne. Aux sources de l'histoire animale, pp.251-259, 2019. halshs-04778823

HAL Id: halshs-04778823

<https://shs.hal.science/halshs-04778823v1>

Submitted on 12 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

— Conclusion.

Sources plurielles, disciplines croisées —

Éric Baratay

La multiplicité et la diversité des sources disponibles pour passer sur le versant animal constituent la leçon de cet ouvrage. En allant des animaux apparemment les plus fictifs à ceux bien réels, il n'y a guère de documents qui ne puissent être analysés de leur côté, contrairement à ce qui est encore cru par beaucoup, même si c'est évidemment à des manières et des degrés divers. Il suffit de retourner les documents disponibles, de chercher des angles d'approche, de penser aussi à de nouvelles sources, d'en inventer même, et de les croiser les unes avec les autres, un procédé évoqué dans nombre des contributions précédentes, essentiel pour éviter les pièges de l'encombrement humain dans les discours et les écrits, pour enrichir les lectures, vérifier et accréditer les indices.

Les contributions réunies ici ont esquissé la nécessité de croiser aussi les regards, les méthodes, les analyses, c'est-à-dire les disciplines, qu'elles appartiennent aux sciences dites « de la nature » ou à celles dites « humaines ». Les premières aident à lire les documents humains et les sources animales du côté des animaux. Les secondes aident à décrypter les discours humains mais peuvent aussi fournir des thèmes d'enquête, des concepts, des méthodes pour étudier le versant animal. Car les sciences de la nature auraient tout intérêt à recourir à l'histoire, la sociologie, la géographie, l'ethnologie pour utiliser leurs concepts, leurs grilles de lecture et leurs manières de faire, tandis que ces dernières trouveraient profit auprès de la génétique, de la physiologie, des neurosciences, de l'éthologie, de l'écologie, pour bien lire et analyser le côté animal qu'elles commencent à investir.

Insistons sur cette nécessité de croisement des disciplines, de lectures pluridisciplinaires en revenant aux sources humaines anthropocentrées des débuts de l'ouvrage, les plus encombrées de l'humain, avec l'exemple d'un récit littéraire, extrait du roman d'Erich Maria Remarque, *À l'Ouest, rien de nouveau* (1929), consacré à la Première Guerre mondiale :

Le calme est devenu plus grand, cependant les cris ne cessent pas. Je questionne Albert.

« Que se passe-t-il ? »

- Là-bas, quelques colonnes ont écopé en plein. »

Les cris continuent. Ce ne sont pas des êtres humains qui peuvent crier si terriblement. Kat dit : « Chevaux blessés. »

Je n'ai encore jamais entendu crier des chevaux et je puis à peine le croire. C'est toute la détresse du monde. C'est la créature martyrisée, c'est une douleur sauvage et terrible qui gémit ainsi. Nous sommes devenus blêmes. Detering se dresse : « Nom de Dieu ! Achevez-les donc ! »

Il est cultivateur et il connaît les chevaux. Cela le touche de près. Et, comme par un fait exprès, à présent le bombardement se tait presque. Les cris des bêtes se font de plus en plus distincts. On ne sait plus d'où cela vient, au milieu de ce paysage couleur d'argent, qui est maintenant si calme; la chose est invisible, spectrale. Partout, entre le ciel et la terre ces cris se propagent immensément. Detering se dresse, furieux : « Nom de Dieu! Achevez-les! Mais achevez-les donc, nom de Dieu!

— Il faut d'abord qu'ils aillent ramasser les hommes », dit Kat.

Nous nous levons pour tâcher de découvrir l'endroit. Si nous voyions les animaux, nous supporterions mieux la chose. Meyer a une jumelle. Nous apercevons un groupe sombre d'infirmiers avec des brancards et de grandes masses noires qui s'agitent. Ce sont les chevaux blessés. Mais ils ne sont pas tous là. Quelques-uns continuent de galoper, s'abattent et reprennent leur course. L'un d'eux a le ventre ouvert, ses entrailles pendent tout du long. Il s'y entrave et tombe, mais pour se relever encore. Detering lève son fusil et vise. Kat le détourne vivement :

« Es-tu fou? »

Detering tremble et jette son fusil à terre. Nous nous asseyons et nous nous bouchons les oreilles, mais ces plaintes, ces cris de détresse, ces horribles gémissements y pénètrent quand même, pénètrent tout.

On peut dire que nous sommes capables de supporter beaucoup; mais, en ce moment, la sueur nous inonde. On voudrait se lever et s'en aller en courant, n'importe où, pourvu qu'on n'entende plus ces plaintes. Et, pourtant, ce ne sont pas des êtres humains, ce ne sont que des chevaux. De nouveau, des brancards se détachent du sombre peloton. Puis, quelques coups de feu crépitent. Les grosses masses vacillent et s'aplatissent. Enfin! Mais ce n'est pas encore fini. Les gens ne peuvent pas s'approcher des bêtes blessées qui s'enfuient dans leur angoisse, en portant dans leur bouche large ouverte toute la souffrance. Une des silhouettes se met à genoux. Un coup de feu : un cheval s'abat, un autre encore. Le dernier se campe sur les jambes de devant et tourne en cercle comme un carrousel. Assis, il tourne en cercle sur ses jambes de devant raidies; il est probable qu'il a la croupe fracassée. Le soldat court vers lui et lui tire un coup de feu. Lentement, humblement, la masse s'abat sur le sol. Nous ôtons les mains de nos oreilles. Les cris se sont tus. Il ne reste plus, suspendu dans l'air, qu'un long soupir mourant. Puis, il n'y a plus que des fusées, le sifflement des obus et des étoiles, et cela nous semble presque étonnant.

Detering va et vient en pestant. « Je voudrais savoir le mal qu'on fait ces bêtes. » Ensuite, il revient sur le même sujet. Sa voix est émue, presque solennelle lorsqu'il lance : « Je vous le dis, que des animaux fassent la guerre, c'est la plus grande abomination qui soit! »

Ici, les tenants d'une pure lecture culturelle, et beaucoup de lecteurs, diront qu'il ne s'agit que d'un roman, écrit et publié bien après la Première Guerre mondiale, en 1929, et que d'une simple scène inventée pour offrir une métaphore littéraire destinée à dénoncer l'absurdité de la guerre par le truchement des chevaux. La comparaison avec d'autres documents montre que l'affaire est bien plus complexe et qu'il faut manier une analyse pluridisciplinaire pour profiter de cette richesse.

1. Erich Maria Remarque, *À l'ouest, rien de nouveau* [*Im Westen nichts Neues*, 1929], Paris, Le Livre de poche, 1974, p. 64-66.

Une réalité rapportée par les soldats

Car prétendre à une pure et simple figure littéraire suppose de ne pas être démenti par d'autres types de source lors de leur croisement avec celle-ci, croisement constituant la première étape de l'analyse supra-littéraire. Environ huit millions de chevaux auraient été enrôlés lors de la Première Guerre mondiale, le sort des soldats et de la guerre étant étroitement lié au travail de ces animaux portant des hommes ou des bâts, tirant des canons et des voitures, ainsi que le reconnaît l'empereur allemand Guillaume II lors d'un discours en août 1914 : « Nous allons nous défendre jusqu'au dernier souffle de nos hommes et de nos chevaux². » Aussi leur mortalité est-elle importante, par exemple de 15 à 20 % côté britannique et même de 40 % côté français, fauchant un équidé pour deux poilus ! Bon nombre de ces chevaux agonisent au front, de blessures, de maladies, d'épuisement, et leurs cadavres, guère enfouis, lentement évacués, jonchent les premières lignes et surtout l'arrière, le long des routes bombardées³.

Leur nombre est tel qu'ils deviennent les symboles de l'imminence de la guerre et du front en l'annonçant d'abord par une « odeur submergeante, charnante, qui vous avait cerné peu à peu, et que l'on avait d'abord flairée distraitemment », puis par les corps, souvent les seuls visibles dans un premier temps (les hommes ayant été enterrés), avec des pattes allongées, raidies, dressées, des ventres ballonnés ou percés, des bouches visqueuses, des yeux vitreux, du sang et des entrailles au sol, avant de se disloquer peu à peu. Les écrits des soldats sont remplis de cette première vision de la mort qui s'annonce, avance, devient omniprésente, de cette image qui proclame « le néant des choses dans la lutte pour la vie », encore plus quand il faut contourner les cadavres équins sur la route, voire passer dessus, ou quand ils sont la proie des vers dévorants. « Partout, écrit Paul Cocho, ce n'était que maisons écroulées, chevaux tués, et cela dans la nuit avec les obus éclatant avec un bruit formidable, terrifiant, surtout pour nous qui l'entendions pour la première fois. On s'en rappellera longtemps⁴ ! »

Pour les uns, cela ne change guère leur rapport distant, voire violent, aux animaux, tels ces soldats s'amusant d'un cheval agonisant ou cet autre essayant sa baïonnette sur un cadavre, en se justifiant par la conviction que l'heure n'est pas à l'apitoiement alors que les hommes souffrent. Pour les autres, sans qu'on puisse déceler une distinction sociale ou culturelle avec les premiers, les cadavres d'équidés provoquent la pitié, voire la nausée, dans les premiers moments de guerre, à leur arrivée en des endroits nouveaux ou à propos d'animaux devenus familiers.

Il en est de même lorsqu'ils assistent à une agonie. Maurice Genevoix note qu'il écoute les gémissements des blessés et, « plus poignant que ces plaintes

2. *La Grande Guerre. Les témoignages enregistrés des personnalités de l'époque*, compact-disc, Paris, Frémiaux, 2005.

3. Éric Baratay, *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*, Paris, CNRS Éditions, 2013.

4. Respectivement Jules Romains, *Verdun*, Paris, Le Livre de poche, 1975 [1938], p. 141 ; Ernst Jünger, *Orages d'acier* [In *Stahlgewittern*, 1920], Paris, Folio, 1974, p. 399 ; Paul Cocho, *Mes carnets de guerre et de prisonnier*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 18.

humaines, le hennissement d'un cheval mourant⁵ », dont Darwin avait souligné le caractère strident, fort, émotionnel : « Les bovins et les chevaux supportent en silence une grande douleur ; mais lorsque celle-ci est excessive, et particulièrement lorsqu'elle est associée à la terreur, ils poussent des cris épouvantables⁶. » On ne peut décider s'il s'agit de cris provoqués par une extrême douleur, une folle terreur ou une détresse lancée en appel aux congénères, ou les trois conjuguées car nous ne connaissons plus de telles situations. Il reste que bien d'autres soldats se disent très éprouvés par ces puissants cris équins et les intègrent dans les bruits les plus émouvants de la guerre, à l'instar de Gerhard Gürtler qui retient, dans une lettre, « le roulement du feu, les gémissements des camarades blessés, les cris des chevaux abattus, le battement sauvage de leurs propres cœurs⁷ ». Et l'idée d'une injustice, exprimée par Remarque, est aussi vécue par le lieutenant Gyde pour 1914 : « Après tout, les hommes sont venus à la guerre avec peu d'illusions et une connaissance très complète du prix à payer. Ils savaient pourquoi ils étaient là, ce qu'ils faisaient et ce qu'ils pouvaient attendre. Ils pouvaient être soutenus par la victoire, abattus par la défaite. Surtout, ils avaient une cause, quelque chose pour laquelle se battre, et si le destin devait être arrêté, quelque chose pour laquelle mourir. Mais ces chevaux étaient différents : ils ne pouvaient ni connaître ni comprendre ces choses. [...] Leur sort était presque pire que celui des soldats⁸ ! »

Se garder d'une analyse trop simple : la projection anthropomorphique

Même ainsi cautionné, la tentation est forte d'analyser le texte de Remarque et les autres récits en termes de simples réactions anthropomorphiques, de simples projections humaines, affectives et sensibles sur des bêtes ; cette envie est encore plus forte à propos des multiples mentions de regards et de gestes chevalins, laissant sourdre la conviction d'une communauté de douleur, en évoquant, par exemple, « une expression de terreur » ou « dans les yeux de cette bête une douleur humaine », et en avouant le sentiment d'être interpellé par ces animaux agonisants, de Johannsen notant qu'un cheval éventré « regarde son maître de ses yeux tristes et calmes, comme pour lui demander ce que cela signifie », à Genevoix à propos d'un cheval blessé par balle : « Et nous nous sentons remués comme par une agonie humaine devant ce bel animal debout et pantelant, qui est en train de mourir, et qui attache sur nous qui passons le regard émouvant et doux de ses grands yeux sombres⁹. »

5. Maurice Genevoix, *Ceux de 14* [1950], Paris, Points, 1996, p. 529.

6. Charles Darwin, *L'expression des émotions chez les hommes et les animaux* [*The Expression of the Emotions in Man and Animals*, 1872], Paris, Rivages, 2001, p. 118 et 156.

7. Cité dans Philipp Witkop, *German Student's War Letters* [*Kriegsbriefe Gefallener Studenten in Verbindung*, 1928], Philadelphie, Pine Street Books, 2002, p. 363.

8. Cité dans Richard Van Emden, *Tommy's Ark. Soldiers and Their Animals in the Great War*, Londres, Bloomsbury, 2010, p. 36.

9. Ernst Johannsen, *Quatre de l'infanterie* [*Vier von der Infanterie*, 1929], Paris, L'Épi, 1929, p. 46 ; Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, *op. cit.*, p. 96.

Les mots utilisés dans tous ces récits prennent évidemment une tournure anthropomorphique puisqu'ils décrivent les manières selon lesquelles ces soldats ont pensé ces animaux, et puisque ces hommes ne sont que des humains, membres d'une espèce parmi d'autres, pas des esprits éthérés, absolus, dotés d'une connaissance pure et absolue. Cependant, beaucoup de lecteurs et de chercheurs seraient tentés de ne retenir que cela, de ne voir là qu'une projection humaine sur des êtres n'ayant guère de capacités et ne pouvant avoir de tels comportements, dans le cas d'une représentation réductrice des animaux, ou ayant un monde personnel tellement différent de l'humain qu'on ne peut que mal l'interpréter, dans le cas d'une conception plus généreuse mais poussant trop loin la théorie des « mondes propres », développée par Jacob von Uexküll¹⁰, et s'empêchant de penser les multiples interactions entre individus d'espèces différentes.

Ces interprétations, apparemment évidentes et indubitables, sont en réalité trop simples et insuffisantes parce qu'elles tombent dans le piège inverse de l'anthropocentrisme, faisant croire que la relation homme-animal est à pôle unique (l'homme) et à sens unique (vers les animaux), qu'il ne peut rien venir d'important ou de décisif d'un animal jugé passif ou rudimentaire, et parce qu'elles ne mobilisent qu'un seul mode de lecture, l'analyse culturelle en vogue depuis les années 1980, devenue quasiment exclusive dans les sciences humaines et sociales, faisant se désintéresser des réalités pour les seuls discours, incitant à ne plus voir en eux que représentations et projections, donc ici quasiment qu'inventions par négligence du versant animal et de ses interactions avec le versant humain.

En réalité, une lecture et une traduction humaines

Il faut donner plus de complexité à cet anthropomorphisme, le prendre comme la lecture humaine d'une réelle et signifiante posture animale. En effet, il est prouvé que les chevaux réagissent de manière spectaculaire à la douleur et l'extériorisent fortement, à l'inverse de beaucoup d'espèces qui la cachent pour ne pas attirer les prédateurs, tels les ânes s'exprimant seulement par un abattement, une anorexie, ou les chiens se tenant immobiles, prostrés, la queue et le cou rentrés¹¹. Tel est le cas de ce cheval qui s'écroule, se relève et boite « en hennissant », de cette jument, « dont la jambe cassée ballotte lamentablement », qui « hennit doucement », de ces blessés qui se traînent ou galopent, fuyant les hommes¹². Les chevaux expriment sur leur faciès l'épuisement, la douleur, la

10. Jakob von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain [Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen]*, Paris, Rivages, 2010.

11. Caroline Jacques, *La douleur chez le cheval : proposition et établissement d'une échelle de cotation numérique*, thèse de vétérinaire, Lyon, 2001, p. 53-60 ; M. Zeitler-Feicht, *Manuel du comportement du cheval. Origines, traitement et prévention des problèmes [Handbuch Pferdeverhalten]*, Paris, Ulmer, 2012, p. 107 ; Jenny Hary, *Approche pratique de l'âne pour le vétérinaire*, thèse de vétérinaire, Lyon, 2010, p. 25.

12. Marcel Dupont, *En campagne (1914-1915). Impressions d'un officier de légère*, Paris, Plon, 1915, p. 77 et 93.

souffrance, comme le note un cavalier en 1914 : « On distinguait souvent la cavité des salières, creuses à y plonger le pouce, le pli de souffrance bridant leurs paupières¹³. » Ils fixent leur regard, baissent à moitié leurs paupières, dilatent leurs naseaux, jettent leurs oreilles à l'arrière, grincent des dents, grimacent. Blessés, ils soufflent, tremblent, suent, piétinent, soulèvent le membre atteint, boitent, se prosternent, s'affalent¹⁴.

L'intérêt accordé, dans de nombreux témoignages, aux yeux et au regard pourrait être considéré comme une déformation, voire une invention des hommes, privilégiant souvent la vue aux autres sens. Encore faudrait-il être certain que les chevaux n'émettent pas de signes oculaires d'émotion, ce que l'éthologie et les neurosciences commencent à étudier – en prouvant le contraire¹⁵ –, et encore faudrait-il pouvoir déterminer précisément sur des chevaux blessés ou agonisants dans des conditions semblables, ce qui n'est évidemment pas souhaitable, le jeu subtil entre les expressions animales et les interprétations humaines. En effet, les chevaux, comme la plupart des mammifères et des vertébrés, y compris les hommes, ont la capacité de se faire en partie comprendre des autres espèces par des postures, des gestes, des cris recourant à des aspects communs dans ces communautés de vivants¹⁶, entrant donc en résonance avec les pratiques de chacune, transmettant ainsi l'alarme, la peur, la colère, la menace, que chaque espèce lit alors à sa manière¹⁷. Dans ce contexte, l'anthropomorphisme des récits est bien une *lecture*, non une simple projection sensible ou affective ; il représente une réaction humaine à une réalité animale ; il indique une véritable interaction émotionnelle avec une émission animale et une réception humaine.

Cependant, les mots et les phrases employés sont plus que des *lectures* : ce sont aussi les *traductions* en termes humains de cette réalité animale, de cette douleur et de cette souffrance dont les expressions physiques parlent aux hommes. Invoquer une *traduction* est bien plus intéressant que de se contenter d'une projection, car cela suggère un processus plus complexe, à l'image de la réalité qui l'est toujours plus qu'on ne le croit, allant des animaux qui ressentent et s'expriment aux hommes qui regardent puis évoquent, avec un point central, celui des modalités de la *traduction* : ce qui est ignoré, négligé, vu par un homme d'un animal, ce qui est dit, respecté, amplifié, déformé, inventé par cet homme en fonction des critères physiologiques, éthologiques, culturels, psychologiques

13. Cité dans Dugué Mac Carthy, *La cavalerie au temps des chevaux*, Paris, EPA, 1989, p. 270.

14. Bouchet, « Les plaies de guerre », *Revue vétérinaire militaire*, 1932, p. 297.

15. Marlitt Wendt, *Mieux comprendre son cheval. Comportements, émotions, intelligence [How Horses feel and think*, 2011], Paris, Vigot, 2013, p. 49 et 54.

16. Michel-Antoine Leblanc, *L'esprit du cheval. Introduction à l'éthologie cognitive du cheval*, Paris, Belin, 2010, p. 115, 294 ; C. Sankey et al., « Positive Interactions lead to Lasting Positive Memories in Horses, *Equus caballus* », *Animal Behaviour*, 79, 2010, p. 869-875.

17. Thierry Auffret Van der Kamp, Jean-Claude Nouët (dir.), *Homme et animal, de la douleur à la cruauté*, Paris, L'Harmattan, 2008 ; Marc Bekoff, *The Emotional Live of Animals*, Novato, New World Library, 2008 ; Jean-Luc Guichet (dir.), *Douleur animale, douleur humaine*, Versailles, Quæ, 2010 ; P. Pongrácz et al., « More than Noise? Field Investigations of Intraspecific Acoustic Communication in Dogs (*Canis familiaris*) », *Applied Animal Behaviour Science*, 159, 2014, p. 62-68.

de son espèce, de sa civilisation, de son époque, de son milieu social et de lui-même en tant qu'individu.

Toutefois, la réaction humaine à la réalité animale n'est pas que de l'ordre du discours, car les témoignages montrent que les souffrances animales provoquent des émotions humaines, de la colère au désespoir en passant par la pitié, émotions dont on sait maintenant qu'elles jouent un rôle aussi important que la raison dans la construction des représentations et des actions humaines¹⁸. Il est indispensable d'en tenir compte¹⁹. Ces émotions provoquent des réactions concrètes, par exemple déclenchent la décision d'abattre les bêtes pour les soulager mais aussi pour ne plus les voir ni les entendre, ce qui montre que les animaux souffrants influencent les actes des hommes émus, un aspect très bien mis en scène par Remarque dans l'extrait ci-dessus mais qui est bien réel et pas seulement littéraire. Des soldats surmontent la répulsion, la peur, le danger, prennent des risques, enfreignent les interdictions pour abrégier les agonies, comme le lieutenant Wheatley qui assiste au bombardement d'un train et qui passe, avec d'autres, « l'heure suivante à mettre les pauvres bêtes grièvement blessées hors de leur misère en leur tirant dans la tête. Pour ce faire, nous avons dû patauger jusqu'aux chevilles dans le sang et les tripes²⁰ ». Côté allemand, cette action est même encouragée par les associations de protection qui distribuent, dès 1914, des notices aux soldats pour les inciter à recourir vite aux vétérinaires ou à tuer eux-mêmes, comme le voudrait Detering dans le roman de Remarque, avec l'inconvénient que des chevaux qui auraient pu être soignés, voire sauvés, sont trop vite abattus²¹.

La nécessité d'une analyse pluridisciplinaire

C'est donc une chaîne continue d'interactions qu'il faut invoquer pour expliquer de tels récits et de tels événements, plutôt qu'une simple projection anthropomorphique affective, une chaîne allant des animaux aux hommes, dont l'étude ne peut pas seulement mobiliser une analyse culturelle mais d'autres approches avec d'autres disciplines pour faire intervenir les physiologies, les éthologies, les cultures, les psychologies humaines *et* animales.

Ici l'analyse doit commencer par le cheval : d'abord les parties touchées par les projectiles et les dégâts commis, ce qui demande un recours à l'*anatomie* et à la *physiologie*, puis la forme et l'intensité de la douleur provoquée, de la souffrance enclenchée en raison de l'organisation génétique, nerveuse et neurologique (*épigénétique, physiologie, neurosciences*), enfin les réactions, des émotions

18. Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes, la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2010.

19. Christophe Traïni, « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », *Politix*, 93/1, 2011, p. 74-78 ; Éric Baratay, « Pour une relecture de la protection animale : regarder la souffrance », *Présentaine*, 29-30, 2014, p. 381-397 ; Id., « S'émouvoir des animaux », dans Alain Corbin, Georges Vigarello, Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire des émotions*, Paris, Seuil, 2017, t. 3, p. 165-181.

20. Cité dans Simon Butler, *The War Horses*, Londres, Halsgrove, 2011, p. 125.

21. Dominique Richert, *Cahiers d'un survivant*, Strasbourg, Nuée bleue, 1994, p. 23 ; J. Hoffmann, « Die Taetigkeit der Tierschutzvereine hinter der Front », *Liller Kriegszeitung*, 1918, p. 116.

suscitées et des manières de les exprimer (*éthologie, écologie*, mais aussi *ethnologie* et *sociologie* car elles sont en bonne partie construites par interaction avec l'environnement physique et social) à la forme et à l'intensité des cris et des agitations corporelles (*physiologie, éthologie*), en tenant compte à chaque fois des différences de tempérament selon les races (*éthologie*), les groupes (*sociologie, ethnologie*) et les individus (*psychologie*) plus ou moins irritables. Le fait qu'on sache maintenant, et la contribution consacrée à l'ADN l'a montré, que le comportement animal n'est pas une simple pulsion biologique suscitée par la génétique mais qu'il est modulé par l'environnement physique, spécifique *et* social, culturel des hommes *et* des bêtes, doit obliger à recourir pour les animaux aux sciences maniant ces derniers aspects : ethnologie, sociologie, géographie, histoire.

Ce croisement doit aussi valoir pour les humains. Car les réactions des chevaux sont des signaux lancés à la cantonade, réceptionnés par les hommes qui les lisent avec leurs manières d'espèce, de groupe (d'un continent, d'une époque, d'un milieu social), d'individu. L'analyse doit partir de ce que les hommes peuvent voir et entendre des signaux équinés (*physiologie comparée*), en tenant compte des différences sociales et individuelles, donnant des vues et des ouïes plus ou moins aiguës (*physiologie, neurosciences, épigénétique, ethnologie, sociologie*) et, pour cela, ne pas croire en une permanence et une égalité des dispositifs sensoriels humains, comme le confirment ces soldats urbains avouant que leurs collègues paysans voient bien mieux qu'eux dans la nuit noire des tranchées. Les perceptions suscitées déclenchent des émotions (*neurosciences*), c'est-à-dire les actions expressives d'un sentiment créé par une réaction affective suscitée par une perception sensorielle. Elles varient en nature et en intensité selon les cultures d'une époque (*histoire*), d'un groupe (*ethnologie, sociologie*) et les dispositions individuelles (*épigénétique, psychologie, culture individuelle*), en allant de l'indifférence amusée à l'effroi.

Tout cela provoque des réactions qui sont autant de traductions en termes anthropomorphiques de ce qui a été perçu, car on sait que les émotions ont une fonction adaptative, qu'elles sont plus en harmonie qu'en opposition avec les pensées, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, en les suscitant souvent, et qu'elles jouent ainsi un rôle important dans la vie humaine, notamment lors de chocs émotionnels et moraux²². Or, les documents montrent que la souffrance des chevaux suscite bel et bien un choc pour une partie des soldats. Il se traduit, à des degrés variables selon les individus, par des réflexions personnelles ou en petits groupes sur l'allure de la guerre, le sort des hommes et des bêtes, par des gestes d'évitement (fermer les yeux, se boucher les oreilles, se détourner, s'enfuir...) ou d'intervention, par des formes d'action relevant de l'espèce (*éthologie humaine*) et des manières d'une époque, d'un milieu, d'un individu (*histoire, épigénétique, ethnologie, sociologie, psychologie*). Les chevaux se voient donc abattus, comme ici, ou soignés et leur réaction aux traitements

22. Voir Patricia Paperman, Ruwen Ogien (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1995 ; Bertrand Rimé, *Le partage social de l'émotion*, Paris, Puf, 2005 ; George E. Marcus, *The Sentimental Citizen: Emotion in Democratic Politics*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2002.

dépend de leurs aptitudes physiques (*physiologie*), de leur caractère (*psychologie*), de leur comportement avec les humains (*éthologie, ethnologie multispécifique*).

Enfin, l'événement est transcrit, traduit par des évocations immédiates, orales, ou ultérieures, orales à nouveau ou écrites. Celles-ci le reconstruisent en omettant ce qui n'a pas été perçu, ce qui a été oublié, ce qu'on ne peut ou ne veut pas dire, en respectant, minorant, amplifiant, déformant le reste, voire en inventant, à des degrés variables selon les individus et en fonction, là aussi, de divers paramètres (*culture, psychologie...*) mais aussi des manières d'écrire de l'époque, du milieu national et social, des conventions stylistiques en vigueur (*analyse littéraire*), ici non seulement dans le civil mais durant la guerre²³, ce qui fait que les récits sont loin de montrer toute la chaîne d'interactions.

À ce titre, le texte de Remarque est digne d'intérêt car l'écrivain a su ramasser en une seule scène la plupart des aspects, qu'il a manifestement perçus puis retenus, depuis les blessures des chevaux aux endroits fragiles²⁴ (« ventre ouvert »), leurs cris puissants, décrits en termes anthropomorphiques (« crier si terriblement »), leurs gestes provoqués par la souffrance et la peur (« s'enfuient dans leur angoisse »), jusqu'aux perceptions humaines (cris « de plus en plus distincts »), aux émotions provoquées (« blêmes », « sueur », « tremble »), aux réflexions (« créature martyrisée »), aux gestes (« levons », « bouchons les oreilles ») et aux actions (« tire un coup de feu »), avec des différences entre les uns (« furieux ») et les autres (« es-tu fou ? »), enfin aux évocations orales ultérieures (« va et vient en pestant »).

Si la mise en scène de ce récit littéraire dépend évidemment de l'appartenance générationnelle²⁵, de la personnalité²⁶, des idées, notamment celles pacifistes²⁷, de la culture littéraire, notamment à propos des récits évoquant des animaux²⁸, et des manières d'écrire de Remarque, auxquelles s'ajoutent les transformations de traduction, il reste qu'il constitue un beau témoignage, une belle évocation des animaux souffrants et des hommes émotionnés, les faits rassemblés étant corroborés par bien d'autres sources.

Ce croisement disciplinaire est transposable et nécessaire à tous les types de source et il doit ainsi concerner l'étude des animaux eux-mêmes et celle de leurs relations avec les hommes. Ce sera l'objet d'un prochain volume collectif.

23. Voir Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre, France-Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006 ; Pierre Schoentjes, *Fictions de la Grande Guerre : variations littéraires en 14-18*, Paris, Classique Garnier, 2009 ; Pierre Schoentjes, Caroline de Mulder (dir.), *À la baïonnette ou au scalpel : comment l'honneur s'écrit*, Genève, Droz, 2009 ; Pierre Schoentjes, Deborah Levy-Bertherat (éd.), *« J'ai tué » : violence guerrière et fiction*, Genève, Droz, 2010.

24. Sur les blessures, voir Éric Baratay, *Bêtes des tranchées*, op. cit., p. 173-191.

25. Oleh Bey, *Die vom Krieg zerstorte Generation im Roman von Erich Maria Remarque „Im Westen Nichts Neues“*, Munich, Grin Verlag, 2013.

26. Wilhem Von Sternburg, *Als wäre alles das letzte Mal: Erich Remarque. Eine Biographie*, Cologne, KiWi, 2000 ; Hilton Tims, *Erich Maria Remarque, the last Romantic*, New York, Carroll & Graf, 2003.

27. Erich Maria Remarque, *Ein militanter Pazifist: Texte und Interviews, 1929-1966*, Cologne, KiWi, 1994.

28. Notamment à propos des récits d'animaux, voir Lucile Desblache, *La plume des bêtes. Les animaux dans le roman*, Paris, L'Harmattan, 2012 ; Susan McHugh, *Animal Stories. Narrating across Species Lines*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011 ; Margo DeMello, *Speaking for Animals: Animal Autobiographical Writing*, Oxford, Routledge, 2012.

